

LE MANTEAU
À MARTINGALE

DU MÊME AUTEUR
CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Dans les pas de Byron et Tolstoï. Du lac Léman à l'Oberland bernois, 2005
(essai)

Deux heures moins dix, 2012 (roman)

MIKHAÏL CHICHKINE

LE MANTEAU
À MARTINGALE

et autres textes

Traduit du russe par Maud Mabillard

Préface de Paul Nizon

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC

Titre original: *Pal'to s khliastikom*

© Mikhaïl Chichkine 2016
© 2020, Les Éditions Noir sur Blanc
pour la préface de Paul Nizon
© 2020, Les Éditions Noir sur Blanc
pour la traduction française

ISBN: 978-2-88250-619-1

Sommaire

Préface de Paul Nizon	9
Le manteau à martingale.....	11
Le campanile de Saint-Marc.....	29
La patrie vous attend !.....	55
Guillaume Tell, miroir des révolutions russes. Essai de monumentologie comparée.....	69
Walser et Tomzack	79
Dans une barque gravée sur un mur	127
La langue sauvée	137
L'homme comme déclaration d'amour de la lumière.....	145
La leçon de calligraphie	153
Le bruit s'est tu	175
La tache d'encre de Nabokov	195
La casserole et la pluie d'étoiles filantes	209
 Bibliographie: Ouvrages de Mikhaïl Chichkine parus en français	 221

Préface

Pour Mikhaïl Chichkine, écrivain de premier ordre lu dans le monde entier, la décision de s'établir dans la Confédération helvétique fut liée à son mariage avec une Suisse. Il y vit désormais depuis plus de deux décennies, entouré de sa nombreuse famille dans une spacieuse datcha à la campagne, sans avoir pour autant rompu les liens qui l'unissent à son pays natal, même s'il ne cache pas sa vive opposition au régime de Vladimir Poutine : je le définirais soit comme un Russe suisse, soit comme un citoyen helvétique russe.

À ses débuts, il gagnait son pain en tant qu'interprète pour des immigrants russes. Aujourd'hui, auréolé de plusieurs distinctions, il vit de sa plume. Chichkine franchira bientôt le cap de la soixantaine. Son épouse – la troisième – est russe. Quoi de plus naturel, par conséquent, que de le voir traiter dans ses textes des rapports entre Suisses et Russes, et avant tout de leurs mentalités respectives ? Souvenons-nous par exemple, pour ce qui touche au concept de liberté, des camps qui abritaient en Suisse des internés russes durant la Deuxième Guerre mondiale. J'étais alors un écolier et servais d'auxiliaire pour le placement de ces hommes ; frappé par la grande variété ethnique que j'observais dans les camps

d'internement, je me demandais d'où venaient tous ces soldats soviétiques, si loin du front russe. Chichkine nous apprend qu'ils avaient réussi à s'échapper de leurs lieux de détention en Allemagne pour gagner, au sud, le petit État neutre. Les conditions dans lesquelles vivaient les internés en Suisse devaient être acceptables, en comparaison de ce qu'ils subissaient comme prisonniers de guerre du Reich, eux que les nazis traitaient de « sous-hommes ». Malgré cela, une écrasante majorité des internés russes, animés par un patriotisme ardent, opta pour le retour en URSS. Mais, au lieu d'accueillir ses fils perdus avec amour comme elle le prétendait, la mère patrie s'empessa de les enfermer dans des camps dès leur arrivée, ou de les envoyer au peloton d'exécution en tant que traîtres à la nation.

Dans les textes que vous allez lire, Mikhaïl Chichkine, loin de se contenter de gloser sur les mentalités des Suisses et des Russes ou sur ce qui importe le plus aux uns et aux autres, nous offre des récits bouleversants, pleins d'humanité, où les paysages et les souvenirs évoqués nous serrent le cœur ; c'est un univers voisin de celui de Bounine ou de Pasternak, voire de Tolstoï.

Nombreux sont les points de contact, de rapprochement entre la Russie – tsariste ou soviétique – et la Suisse, pas seulement la Bérézina.

À mes yeux, l'hommage que Chichkine rend ici à sa terre d'élection culmine dans un texte tout à fait éblouissant sur Robert Walser qui, selon l'auteur, était en avance sur son temps de plusieurs générations – raison pour laquelle il sombra aussi cruellement, ignoré et méprisé de tous. De nos jours, beaucoup considèrent Walser comme une étrange incarnation de l'Helvétie. Pour le meilleur. Et le livre de Chichkine au titre étonnant réserve autant de surprises que de merveilles.

PAUL NIZON

Traduit de l'allemand par Patrick Vallon

Le manteau à martingale¹

Il existe une photo célèbre de Robert Walser, prise par la police sur les lieux de sa mort: l'hiver, un coteau blanc, des traces de pas dans la neige profonde, un homme, tombé à la renverse, bras écartés. Son chapeau de vieillard a roulé sur le côté. C'est dans cette position que des enfants l'ont découvert, au cours d'une promenade, le jour de Noël.

Il avait décrit sa propre mort dans un récit publié un demi-siècle avant son ultime Noël. Le héros de cette courte histoire était un homme sans éclat, sans foyer, sans personne qui s'intéresse à lui, et, pire encore, pour son malheur, un génie, un maître de l'univers. Lassé d'être inutile, il échappait à ses tourments de la façon suivante: il faisait tomber la neige en abondance sur le monde et se couchait dans une congère.

La connaissance de sa propre mort n'est pourtant pas l'apanage de l'écrivain. Simplement, il est plus facile de le prendre la main dans le sac – dans le sens où sa main va mettre par écrit ce qui lui a été révélé, l'espace d'un instant. Tout le monde connaîtra, au cours de sa vie, de telles irruptions. Des brèches dans la matière. Des postes de transmission. Dans de

1. Ce texte a déjà paru en français dans *La Revue de Belles-Lettres*, n° 1, juin 2012, dans une traduction de Véronique Patte.

tels moments, le compositeur reçoit une mélodie, le poète – des vers, l’amoureux – l’amour, le prophète – Dieu.

Cet instant voit la rencontre de ce qui ne se croise pas dans le quotidien, vit séparément, le visible et l’invisible, le temporel et l’intangible.

On se met à respirer en rythme avec un espace dans lequel tout a lieu en même temps, aussi bien le passé que ce qui doit encore arriver.

Le fond des choses jouait à cache-cache avec toi, se dissimulait derrière le passé et le futur, comme un enfant se glisse sous un manteau de fourrure pendu dans l’entrée, puis sort de son abri, suant, heureux, secoué par le rire : « Eh, me voici ! Comment as-tu pu passer devant moi sans me voir ? Maintenant, c’est ton tour de te cacher ! »

Dans un pareil moment, voir sa propre mort nous semble un détail négligeable, parce qu’on est dans l’éblouissement d’une soudaine évidence, on comprend enfin : je ne suis jamais né ; j’ai toujours existé. On saisit tout à coup qu’il n’y a aucune raison de s’accrocher à la vie, parce que la vie, c’est moi. Et ce n’est pas moi qui sens que la forêt a une haleine de bois pourrissant, c’est l’univers qui aspire son odeur par mes narines.

En admettant que notre vie soit mesurable, elle doit sans doute l’être à cette aune : au nombre de ces rencontres qui te sont accordées.

Je me rappelle très bien quand j’ai éprouvé cette sensation pour la première fois. J’avais onze ans. 1972, l’odeur des tourbières brûlant autour de Moscou. Les matins brumeux à la datcha. Tout avait un goût de brûlé, même les fraises chaudes du potager. Maman partait pour une maison de vacances dans la haute Volga, et me prenait avec elle. Un de mes premiers voyages.

Il pleuvait sans arrêt, nous vivions dans une petite maison humide et pleine de moustiques, et au début je m’ennuyais, même si chaque soir on nous montrait un film ; mais après le temps a tourné au beau, à la cantine nous avons eu un nouveau voisin de table, tonton Vitia, et notre vie s’est métamorphosée. Avec tonton Vitia nous nous baignions, nous faisons du canot à moteur sur la Volga, nous nous promenions en forêt. Il était tout en muscles, en dents en or, amusait sans fin maman avec des histoires. Je ne comprenais pas la

moitié de ses plaisanteries, mais il les racontait si bien qu'on ne pouvait s'empêcher de rire. Ce nouvel ami de maman me plaisait beaucoup. Je fus impressionné d'apprendre qu'il travaillait dans un *Tonwagen* – un camion son. Sans doute que, à l'époque déjà, j'étais fasciné par les mots.

Voilà que je m'arrose le droit d'appeler « moi » cet adolescent, alors que je suis loin d'être sûr qu'il accepterait de se reconnaître dans le moi d'aujourd'hui, ce rabâcheur maladif avec sa vie derrière lui, aux cheveux gris, au ventre bedonnant sans vergogne. Il serait sans doute très étonné : comment, c'est moi, ça ? Et je ne suis pas sûr que je trouverais quoi lui répondre. Probablement pas. Nous avons le même nom : et alors ?

Parmi les histoires que racontait tonton Vitia, je me souviens de celle où, enfant, faisant du patin sur la rivière avec d'autres garçons, il trouvait parfois des grenouilles prises dans la glace. Si on leur pissait dessus, elles se réveillaient, commençaient à remuer. Et ses histoires sur la guerre. Il parlait des soldats du bataillon disciplinaire, dont la seule porte de salut était de se blesser. S'ils rachetaient leur faute par le sang, on leur rendait toutes leurs médailles et leur grade. Alors ils se blessaient volontairement : se tiraient dans le bras ou la jambe à travers une miche de pain, pour éviter les traces de poudre.

Il ne m'était jamais venu à l'esprit que maman aimait danser, mais maintenant elle allait danser chaque soir avec tonton Vitia.

Un jour, maman me parla avec une drôle de voix, inhabituelle. Elle me demanda, si tonton Vitia me posait des questions sur mon père, de lui répondre qu'il était mort.

Je m'étonnai :

– Mais il n'est pas mort. Il a juste déménagé.

Elle pressa ma tête contre sa poitrine :

– Toi qui es si intelligent, tu comprends, n'est-ce pas ?

Je n'avais rien compris, mais je fis signe que oui.

Et je me mis à attendre le moment où tonton Vitia me poserait des questions sur mon père.

C'était bizarre, de regarder maman se mettre du rouge aux joues et se poudrer, dessiner un trait sur ses yeux, pommader ses lèvres, se parfumer le cou, se faire les ongles : un âcre

parfum de vernis assaillait mes narines. Je ne l'avais encore jamais connue ainsi.

Maman était enseignante, elle enseignait le russe et la littérature, et à cette époque elle était déjà devenue directrice de notre école n° 59 sur l'Arbat. Depuis la première année, je traversais toute la ville avec elle, d'abord du quartier de la Presnia, où nous vivions dans un appartement communautaire, puis depuis Matveevskoïe, où nous avons obtenu un deux-pièces dans un nouvel immeuble.

Bien sûr, elle voulait avoir son enfant sous la main, dans son école, mais ça me compliquait considérablement la vie. Son idéal était un maître de notre école qui avait enseigné les mathématiques et qui avait déjà pris sa retraite. Il avait aussi eu son fils dans sa classe, et son fils connaissait ses maths mieux que tous les autres, mais quand le garçon venait au tableau, son père disait toujours, même après une résolution parfaite du problème: «3, retourne à ta place¹.» J'eus droit à un traitement analogue, par exemple, quand notre classe fut divisée en un groupe apprenant l'anglais, et un autre l'allemand. Je voulais aller dans le groupe d'anglais, et j'avais toutes les raisons d'y être, parce que l'allemand était une sorte de punition pour les mauvais élèves: si tu as de mauvaises notes, tu iras dans le groupe d'allemand. J'avais de très bonnes notes, mais ça n'empêcha pas maman de m'inscrire là où je ne voulais pas. Pour que les parents ne puissent rien lui reprocher. Pour elle, l'école venait toujours en première place, et toutes les affaires personnelles, la famille, en deuxième.

Sa génération avait grandi sous l'affiche: «La mère patrie t'appelle!»

Peut-être que, si je n'avais pas été admis, après l'école, dans un institut d'enseignement supérieur doté d'une chaire de préparation militaire², elle m'aurait envoyé en Afghanistan le cœur serré, mais avec le sentiment d'accomplir le devoir d'une mère envers son pays. Je ne sais pas. À propos, il est évident que je suis aujourd'hui encore officier de réserve de

1. La meilleure note est 5, un 3 est «passable». (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

2. Les études «avec chaire militaire» dispensent de faire le service militaire, qui à l'époque était de deux ans.

l'armée inexistante d'un pays inexistant. Car j'ai bien fait le serment, un jour, dans un camp d'entraînement militaire près de Kovrov, de défendre jusqu'à la dernière goutte de mon sang mon pays qui allait bientôt être dispersé aux quatre vents. Je me souviens qu'il fallait embrasser le drapeau rouge, je l'avais porté à mes lèvres, et il sentait le poisson fumé. Sans doute que nos chefs avaient bu de la bière en l'accompagnant de poisson fumé, et avaient essuyé leurs mains sur le velours du drapeau.

Mais à l'époque, à l'école, je ne comprenais pas, bien sûr, comme c'était difficile pour maman et tous nos enseignants. Ils devaient affronter un problème insoluble : apprendre aux enfants à dire la vérité en les introduisant dans un monde de mensonge. Selon la loi écrite, il fallait dire la vérité, et selon la loi non écrite, si on disait la vérité, les ennuis ne faisaient que commencer.

Ils nous apprenaient des mensonges auxquels ils ne croyaient pas eux-mêmes, parce qu'ils nous aimaient et voulaient nous sauver. Bien sûr, ils avaient peur des mots qu'il ne fallait pas dire, mais ils avaient plus peur pour nous que pour eux. Car tout le pays était pris dans un jeu mortel avec les mots. Il fallait dire les bons, ne pas dire les mauvais. Personne n'avait indiqué la limite, mais tout le monde la sentait à l'intérieur de soi. Les enseignants essayaient d'empêcher les adolescents épris de vérité de faire des bêtises, ils leur proposaient un vaccin vivifiant de peur. Tant pis si c'était un peu douloureux sur le moment, ça assurait une immunité pour toute la vie.

Peut-être qu'on nous enseigna mal la chimie ou les langues étrangères, mais nous avons eu des leçons exemplaires sur l'art de la survie : dire une chose, mais en penser et en faire une autre.

Les dieux des adultes étaient morts depuis longtemps, mais lors des rituels scolaires nous devons nous prosterner devant eux. L'école apprenait la résignation aux enfants d'esclaves. Si tu veux arriver à quelque chose, tu dois apprendre à dire des mots morts dans une langue morte, dans laquelle cette vie morte s'est sclérosée, pourrie.

Et, au fond, qu'est-ce qu'un bon enseignant ?

À l'évidence, un bon enseignant doit, sous n'importe quel régime, développer chez les enfants les qualités qui les aideront plus tard dans leur vie, et ne doit pas apprendre aux

enfants à aller contre le courant, parce qu'ils auront besoin de connaissances bien différentes : ils devront connaître les règles de la circulation dans cette vie concrète. Celui qui roulera à contresens provoquera un accident. Il faut faire demi-tour et se fondre dans le flux général. Si tu veux arriver à quelque chose dans cette vie, gagner assez pour prendre soin de ta famille, de tes enfants, tu dois suivre le mouvement : le chef a toujours raison, ce n'est pas par un labeur honnête que tu construiras un palais en pierre¹, il faut savoir hurler avec les loups.

Un mauvais enseignant, lui, apprendra à vivre selon une autre loi, la loi de la dignité humaine. Le plus souvent cette voie conduit, dans le meilleur des cas, à la marginalité et, dans le pire, à la prison ou au suicide. Voire à être abattu froidement.

Est-ce que cela signifie que les mauvais enseignants étaient bons, et les bons – mauvais ? Au demeurant, on a toujours vu cela en Russie : les gens de droite étaient à gauche, ceux de gauche à droite. Depuis tant de siècles que la question est posée, personne n'a trouvé la réponse : si tu aimes ta patrie, dois-tu souhaiter sa victoire ou sa défaite ? On ne sait toujours pas où se termine le pays et où commence le régime : ils sont si étroitement imbriqués.

Par exemple, avec le hockey. Des deux côtés des barbelés, les matchs URSS-Canada étaient perçus comme une lutte symbolique entre les deux systèmes. Vers la fin du pouvoir soviétique, nous étions pour les Canadiens, et contre les Soviétiques. Mais en 1972, quand eurent lieu les mémorables Super Séries, l'adolescent que je m'obstine à appeler « moi » vivait encore dans le monde radieux d'avant la chute et était pour « les nôtres ».

C'était, tout de même, un étrange État. Les victoires au hockey allongeaient la vie du régime, les défaites la raccourcissaient. De près, on ne voyait pas que le fameux but marqué par Paul Henderson depuis l'enclave à trente-quatre secondes de la fin du dernier match ne décidait pas seulement du résultat de la série entière, mais serait le *point of no return* de tout l'empire mondial créé par le Khan moustachu du Kremlin. La

1. Proverbe russe. Il y a un équivalent au Québec : « L'honnêteté ne fait pas manger. »

désagrégation de l'empire n'était dès lors plus qu'une question de temps.

C'est amusant que l'homme qui a porté un coup en plein cœur à mon pays ait eu un destin tout à fait russe : il a commencé par boire après avoir arrêté le hockey, puis est devenu prédicateur.

Si le hockey s'est glissé entre ces pages, c'est que notre école était située juste en face de l'ambassade du Canada. Des limousines fabuleuses, venues d'un autre monde, tournaient à l'angle de notre ruelle Starokonniouchenny et se garaient devant l'entrée, sorties tout droit de films américains. On pouvait coller son œil contre la vitre et examiner le tableau de bord en détail, le 220 sur le compteur de vitesse impressionnait particulièrement, et nous, petits écoliers en uniformes gris souris, débattions avec feu de la supériorité de la Mustang sur la Cadillac, ou de la Chevrolet sur la Ford, jusqu'à ce qu'un policier jaillisse de sa guérite à côté du portail pour nous disperser.

L'ambassade avait organisé une réception en l'honneur des hockeyeurs canadiens. La nouvelle de leur arrivée chez nous s'était répandue comme une traînée de poudre, et nous nous étions attroupés sur le trottoir d'en face, tentant d'apercevoir nos idoles. C'étaient nos dieux, descendus de la patinoire de nos postes de télévision ; ils nous étonnaient un peu dans leurs costumes et leurs cravates inhabituels. Par cette chaude journée de septembre 1972, l'hôtel particulier de l'Arbat avait gardé grandes ouvertes les fenêtres du premier étage, et nous pouvions entrevoir Phil Esposito, Cashman « le batailleur », les frères Frank et Pete Mahovlich. Nos hurlements enthousiastes les faisaient regarder dehors ; ils nous souriaient, saluaient de la main, levaient le pouce comme pour dire : Hé, les gars, elle est belle la vie !

Tant d'années ont passé, mais je revois comme s'il était devant moi le sourire édenté de Bobby Clarke, qui se pencha à la fenêtre et nous lança un insigne. D'autres joueurs se mirent également à nous lancer des insignes et des chewing-gums. Et même des biscuits. Quelle mêlée s'ensuivit ! Malgré tous mes efforts pour attraper au moins quelque chose, j'étais toujours repoussé par des camarades plus chanceux. J'allais rester Gros-Jean comme devant. Mais, à ce moment, un miracle se

produisit. Bobby Clarke, presque couché sur le rebord de la fenêtre, se mit à faire des signes dans ma direction. Je n'en croyais pas mes yeux. C'est précisément moi qu'il regardait, et c'est à moi qu'il lança un chewing-gum. Et je l'attrapai ! Il se mit à rire et me montra à nouveau son pouce levé : bravo ! C'est alors que la police nous chassa du trottoir. J'ai partagé le chewing-gum avec les amis, mais j'en ai conservé très longtemps le papier. Faut-il préciser que ce chewing-gum fut le plus délicieux de toute ma vie ?

Le lendemain, maman entra dans notre classe. Elle avait le visage sévère. Maman savait être sévère et, dans ces moments-là, toute l'école la craignait.

Elle nous dit que notre comportement était la honte et le déshonneur de l'école et de tout le pays. Des correspondants étrangers nous avaient photographiés, et maintenant le monde entier allait nous voir en train de nous humilier, de nous battre pour leurs chewing-gums.

Tout le monde se taisait. Je percevais une injustice dans ces accusations. Et soudain, à ma grande surprise, je pris la parole :

– Mais pourquoi n'avons-nous pas de chewing-gums en URSS ?

Maman répondit :

– Il y a beaucoup de choses que nous n'avons pas. Mais cela ne veut pas dire pour autant qu'il faut perdre notre dignité.

Ça, je l'ai retenu.

En tant que directrice, maman était, à l'école, la représentante du système carcéral de notre pays, et ce n'était pas facile pour elle. Je sais qu'elle a sauvé, protégé beaucoup de gens. Elle faisait tout son possible. Elle donnait à César ce qui revient à César, et aux enfants : Pouchkine. Pour plusieurs générations, Pouchkine a été le code secret, la clé pour conserver son humanité dans le pays laminé. À cette époque déjà, beaucoup pensaient que plus les choses allaient mal, mieux c'était, plus vite tout s'effondrerait enfin, mais des gens comme ma mère essayaient de donner un peu d'humanité à une vie inhumaine. Elle n'a pas réussi à se sauver, elle. Elle a subi son châtement de plein fouet.

Quand j'eus dix-sept ans, nos relations se détériorèrent au point que je cessai de lui parler. Complètement. Nous vivions dans le même appartement, mais je ne lui disais même pas bonjour. Je ne pouvais pas lui pardonner d'être entrée au

Parti, et qu'à l'école on nous oblige à écrire des rédactions sur *La Petite Terre* et *Terres vierges*¹. Il me semblait qu'il fallait lutter sans compromis contre le système honni, en commençant par soi, sa famille et ses proches. Je voulais «ne pas vivre selon le mensonge²», et je ne comprenais pas à l'époque que je n'étais pas un héros, mais un morveux. Je pense que mon silence a écourté sa vie.

Voilà, je viens d'écrire comment j'avais arrêté de parler à maman, et j'ai tout de suite senti qu'en énonçant une vérité incomplète, je me retrouvais avec un mensonge.

C'est vrai que je ne lui disais même pas bonjour, mais pas seulement parce que j'avais lu les *Récits de la Kolyma* et *L'Archipel du Goulag*, qui étaient arrivés entre mes mains par des voies insondables, et qui avaient considérablement modifié ma vision adolescente du monde. Non, bien sûr. Notre conflit était né de mon premier amour. Cette fille ne plaisait pas à maman. Pas du tout.

À l'école, maman était une directrice toute-puissante, qui d'un seul regard pouvait tétaniser une classe déchaînée devant un enseignant inexpérimenté, mais à la maison, avec son propre fils, elle s'était révélée totalement impuissante. Bien entendu, ma mère ne voulait que mon bien. Mais elle ne savait pas y faire. Et, bien entendu, elle avait parfaitement raison au sujet de cette fille. Mais je ne l'ai compris que plus tard.

La catastrophe, pour maman, eut lieu quand Andropov arriva au pouvoir. Personne ne savait qu'il était mortellement malade. Tous retombèrent sous l'emprise de leur propre peur.

Les élèves des grandes classes voulurent faire une soirée à la mémoire de Vyssotski³. Les collègues de maman tentèrent de l'en dissuader, mais elle autorisa la soirée. Elle eut lieu. Les élèves chantèrent ses chansons, lurent ses poèmes, écoutèrent des enregistrements. Quelqu'un écrivit pour dénoncer la directrice.

L'école eut droit à des représailles exemplaires, pour faire passer l'envie aux autres.

1. Mémoires de Brejnev.

2. Titre d'un essai de Soljenitsyne datant de 1974.

3. Chanteur à textes et acteur (1938-1980) extrêmement populaire en Russie, mais mal vu par le pouvoir soviétique, en particulier pour ses chansons satiriques.

Je ne vivais déjà plus avec maman à cette époque. Je me souviens que j'étais venu à la maison, et maman m'avait raconté comment on l'avait convoquée, comment on lui avait parlé grossièrement, en hurlant. Elle avait tenté de se défendre, de s'expliquer. Mais personne n'avait l'intention de l'écouter.

Elle avait voulu vivre sa vie sans jamais perdre sa dignité. On l'avait piétinée, littéralement, pour cela.

Je crois que c'est la première fois que maman a pleuré devant moi. Je ne savais pas quoi lui dire, j'étais assis près d'elle et je lui caressais l'épaule.

J'eus soudain envie de lui demander pardon pour être resté presque une année sans lui parler, mais je ne l'ai pas fait.

Maman fut renvoyée de l'école. Elle ne put supporter le choc. L'école était toute sa vie.

Elle tomba gravement malade. D'abord le cœur. Puis on lui détecta un cancer. Ce fut le début des hôpitaux, des opérations.

À cette époque, j'avais commencé à travailler à mon tour dans une école, la n° 444 sur la rue Pervomaïskaïa, et après les cours je venais la voir, restais des heures dans sa chambre de malade, corrigeant les copies et tendant à maman tantôt à boire, tantôt le bassin; je lui lisais le journal, lui coupais les ongles, j'étais tout simplement là. Quand nous parlions, ce n'était que de choses sans importance. Ou plutôt de choses qui nous semblaient importantes à l'époque, mais qui maintenant, après tant d'années, ne le sont plus du tout. Je voulais toujours lui demander pardon, mais je ne trouvais jamais le bon moment.

Plus tard, j'ai décrit tout cela dans *La Prise d'Izmail* : sa voisine de chambre à l'hôpital, rendue chauve par la chimiothérapie, qui n'enlevait jamais son béret et ressemblait à une caricature de peintre; ses rognures d'ongle volant dans toute la pièce quand j'essayais maladroitement de couper les ongles de ses doigts de pied tordus; les planches que j'avais apportées pour son lit, parce que maman n'arrivait pas à s'endormir sur le grillage affaissé qui tenait lieu de sommier.

Ce roman, écrit quelques années après la mort de maman, commençait dans la littérature russe, il était truffé de citations, de liens et d'enchevêtrements, mais vers la fin je me suis contenté de décrire ce qui avait eu lieu dans ma vie. Du plus complexe au plus simple. Du littéraire, de l'érudit, au soutien-gorge rempli de mousse en polyester que maman mettait après qu'on lui avait

coupé le sein. Des centons en vieux slave à sa mort silencieuse, qu'elle avait tant attendue, pour que la douleur cesse.

Il y avait beaucoup de monde à ses funérailles, les enseignants avec lesquels elle avait travaillé, d'anciens élèves. Avec les années, elle avait eu beaucoup d'élèves. On ne peut vraiment enseigner quelque chose d'essentiel que par sa vie.

J'avais été frappé de la voir, dans son cercueil, avec un ruban orthodoxe sur le front. Je ne sais pas d'où il venait, maman ne fréquentait pas l'église. Maman ne croyait sincèrement pas en Dieu. Elle avait grandi ainsi. Et, quand je suis né, elle ne voulait pas me baptiser. Non parce qu'elle avait peur d'avoir des ennuis – elle était, début 1961, quand Staline reposait encore dans le mausolée, secrétaire du Parti de l'école. Mais, en toute sincérité, elle ne comprenait pas pourquoi elle l'aurait fait. Sans rien lui dire, ma grand-mère m'a fait baptiser en secret dans l'église d'Oudelnaïa, où nous passions l'été, à la datcha.

D'ailleurs, enfant, je voyais bien que l'église n'était fréquentée que par les grand-mères peu éduquées, comme la mienne, qui n'avait suivi que trois ans d'école paroissiale.

Plus tard, je me suis dit que les vieux allaient à l'église parce que, plus que les jeunes, ils avaient peur de la mort. Je ne savais pas encore, à l'époque, qu'au contraire les jeunes craignent plus la mort que les vieux.

Ce n'est qu'après la mort de maman que j'ai senti de façon aiguë à quel point il est indispensable, entre proches, de parler, au moins une fois, de l'essentiel. D'habitude, on remet toujours cette discussion à plus tard, parce que ce n'est pas facile, au petit déjeuner ou dans le métro, de parler des choses importantes. Il y a toujours quelque chose qui nous en empêche. J'aurais dû demander pardon à ma mère et, toutes ces années, je n'y suis pas parvenu. Quand j'ai commencé *La Prise d'Izmail*, j'ai cru que ce roman parlait de l'Histoire, de mon pays, du destin, des mots, mais il s'est avéré que c'était cette discussion essentielle.

Probablement qu'une telle discussion ne peut pas avoir lieu quand l'autre est encore en vie. Ce qui compte, c'est qu'elle ait lieu, avant ou après – quelle différence? L'essentiel, c'est qu'elle m'a entendu, et pardonné.

Entre ses opérations, quand elle passait un peu de temps hors des hôpitaux, à la maison, maman triait les photos accumulées

pendant sa vie. Elle me demandait d'acheter des albums, dans lesquels elle collait les clichés, notant sous chacun qui était dessus, et parfois elle écrivait dans les grandes marges des histoires liées à ces gens. Elle préparait des archives familiales – pour ses petits-enfants.

Après sa mort, j'ai pris les albums chez moi. Mais, quand je suis parti en Suisse, je les ai laissés chez mon frère. Il gardait les albums dans sa maison, près de Moscou.

On a mis le feu à sa maison. Toutes nos photos ont brûlé.

Il ne m'est resté que quelques photos de moi enfant.

L'une d'elles, prise sans doute par mon père, me montre encore dans le quartier de la Presnia, l'année où nous avons déménagé à Matveevskoïe. Je suis en quatrième. J'ai un manteau avec une martingale que l'objectif ne voit pas. Je me souviens très bien de ce manteau, que j'ai porté après mon frère. Je devais toujours porter ses vieux habits. Mais le manteau, je m'en souviens à cause d'une histoire que maman racontait souvent. Elle est très courte.

Pour aller à l'école, depuis Matveevskoïe, nous prenions le bus 77 jusqu'à la station de métro Dorogomilovskaïa, puis montions dans un trolleybus jusqu'à l'Arbat. On pouvait aussi, toujours dans le bus 77, partir dans l'autre sens jusqu'à la gare ferroviaire, et de là rejoindre la gare de Kiev¹. Ce matin-là, nous étions allés à la gare. Il avait neigé pendant la nuit – la première neige. Des milliers de pieds, en piétinant le quai, l'avaient transformé en patinoire glacée. Quand le train de banlieue approcha, tout le monde se précipita vers les portes. Les wagons étaient déjà pleins à craquer, il fallait les prendre d'assaut, parvenir à se glisser dans les entrées déjà bondées. Entre la bordure du quai et la porte, il y avait un large espace; je perdis l'équilibre, et j'étais sur le point de tomber dedans. Heureusement, maman put me retenir par ma martingale.

Voilà toute l'histoire, elle n'a rien d'extraordinaire. Mais, pour maman, cet événement avait une importance si grande qu'elle en a encore reparlé un peu avant sa mort. En souriant, elle avait murmuré, d'une voix à peine audible – elle avait déjà perdu sa voix, et ne pouvait que chuchoter :

1. Les gares de Moscou indiquent des directions: gares de Kiev, de Biélorussie, de Kazan, etc.

– Je te retiens par la martingale, et je ne pense plus qu'à une chose: si elle se déchirait?

Le Cheveu de Vénus, que j'ai écrit à Zurich et à Rome, avait commencé lui aussi, en réalité, par maman, ou plutôt par son journal, qu'elle m'avait donné avant sa dernière opération. Un gros cahier avec une reliure en toile cirée. Les pages jaunies étaient remplies de notes au crayon. Ce n'était pas son écriture «de médecin», à laquelle j'étais habitué, mais une écriture douillette de jeune fille. Maman avait commencé à l'écrire en terminale, et l'avait continué sur plusieurs années, quand elle était étudiante. Entre la fin des années 1940 et le tout début des années 1950.

Je me souviens qu'elle m'avait parlé de la lutte contre les «cosmopolites»¹ dans leur institut, quand les meilleurs professeurs avaient disparu. Rien de cela dans ses cahiers. C'est un journal de jeune fille tout à fait ordinaire: elle parle de l'envie d'aimer quelqu'un, écoute son cœur avec anxiété – le ressent-elle enfin, ce fameux sentiment, est-ce le bon? Et il y a beaucoup de bonheur. Les livres lus, les amies, le soleil dehors, la pluie. Ces pages sont submergées par la certitude folle de la jeunesse que la vie va t'offrir plus que tu ne lui en demandes.

On n'y trouve aucune trace de la peur qui paralysait le pays. Comme s'il n'y avait pas eu les dénonciations, les camps, les arrestations, les queues, la misère.

Je l'avais lu, à l'époque, et j'avais été frappé par la naïveté et l'aveuglement de cette toute jeune fille, qui ne comprenait pas où elle était.

Cette jeune fille était née dans un pays-prison, dans les ténèbres, et rien de cela ne l'empêchait de concevoir sa vie comme un don, une possibilité de se réaliser par l'amour, de donner de l'amour, de partager son bonheur avec le monde autour d'elle.

Quand j'ai appris que le journal de maman avait également péri dans l'incendie de la maison près de Moscou, j'ai senti qu'il ne me lâchait plus. Et, à un certain moment, j'ai fini par comprendre: non, ce n'était pas la naïveté ou la bêtise d'une petite idiote incapable de prendre conscience de ce qui se

1. Mesures antisémites, qui restreignaient notamment l'accès aux universités pour les professeurs et les étudiants juifs à la fin des années 1940 – début des années 1950.

passait autour d'elle, c'était la sagesse de celui qui avait envoyé, continue d'envoyer et enverra toujours des jeunes filles dans ce monde, quel que soit l'enfer que nous en faisons.

Le monde est froid et sombre, mais on y a envoyé une jeune fille qui, par son besoin d'amour, éclairera, comme une chandelle, les ténèbres humaines qui l'entourent.

Maman aimait beaucoup chanter, mais elle savait qu'elle n'avait pas de voix, et elle avait honte devant les autres. Elle chantait quand elle était seule. Le plus souvent, elle chantait des chansons qu'elle avait entendues dans son enfance. L'une de ses chanteuses préférées était Isabella Ioueva. Mon père avait de vieux disques avec ses romances; il les mettait souvent, quand nous vivions encore ensemble dans le sous-sol de la ruelle Starokonniouchenny et à la Presnia.

À l'époque, j'étais persuadé que toutes ces voix sortant de vieux disques appartenaient à des personnes mortes depuis longtemps. Pour moi, Staline et Ivan le Terrible, c'était du pareil au même: un passé lointain. Puis j'appris soudain qu'Isabella Ioueva était vivante, on recommença à produire ses disques, on la montra à la télévision. Si on le voulait, on pouvait même aller la voir en personne à la Maison des acteurs. Mais je ne l'ai jamais rencontrée.

Quand cette chanteuse est morte, j'ai été frappé de découvrir qu'elle avait vécu cent ans. Elle était née en 1899, et morte en 2000, traversant tout le monstrueux et maudit vingtième siècle russe.

Je voulais écrire un livre sur ce que j'avais senti et compris grâce au journal de maman. Je commençai à écrire sur Bella. Cela a donné mon roman *Le Cheveu de Vénus*.

Il n'est pas resté grand-chose de la vie de la chanteuse: ni journaux intimes ni mémoires, on connaît seulement la trame générale de sa vie. À cette époque, les gens avaient peur de leur passé: on ne savait jamais quels événements vécus pouvaient, dans le futur, se révéler mortellement dangereux. Tout pouvait devenir dangereux: les rencontres, les mots, les lettres. On détruisait le passé, on s'efforçait de se débarrasser de lui.

J'ai voulu lui rendre sa vie détruite. Je me suis mis à écrire ses souvenirs et ses journaux intimes.

Il était important pour moi, dans la mesure du possible, de ne rien inventer. Par exemple, d'emprunter aux mémoires

de gens qui avaient vécu dans le Rostov d'avant la révolution, des choses réelles, et de restituer à ma Bella ses vrais professeurs du gymnase Bilinskaïa sur la perspective de Taganrog dans la maison de Khakhladjev, le commis dans la papeterie de Iossif Pokorny sur la rue Sadovaïa, où elle avait acheté ses cahiers et ses plumes, ce portier du gymnase qui, après avoir lu *Le Cheval* de Tolstoï, avait légué son squelette à un cabinet anatomique.

Détail après détail, je lui rendais sa vie vécue, disparue.

Elle n'avait jamais rien fait d'autre que de chanter, comme la cigale de la fable. Sauf que dans la vraie vie, pour les fourmis occupées à construire la fourmilière de Babel et transformées en poussière de camps, son chant était aussi essentiel à leur survie que les réserves pour l'hiver. Elle était cette petite chandelle qui pouvait, au moins un peu, éclairer leurs ténèbres. Elle chantait l'amour à des esclaves. Elle les a aidés à conserver leur dignité humaine.

J'avais très envie de lui rendre sa vie, au moins dans un livre. D'ailleurs, il n'existe pas d'autre moyen.

Beaucoup de choses, dans la vie d'Isabella Ioureva, ne se sont pas passées comme avec ma Bella.

Mais je sais que, lorsque nous nous rencontrerons enfin, Isabella Danilovna me pardonnera et me dira :

– Ne t'en fais pas ! Tout est bien. Merci !

Voilà, maintenant je reviens à la maison de vacances sur la Volga, où la forêt est remplie de fraises et où tous sont encore vivants.

Je vois ces images :

Le chemin de briques disposées en V conduisant à la cantine.

La forêt voisine jonchée de détritrus, partout des papiers, bouteilles, journaux tachés de graisse.

La Volga sous une pluie battante, blanche d'écume bulleuse, comme une lessive.

Nous sommes allés aux champignons dans une forêt plus éloignée et rentrons par des chemins de traverse : nos yeux, incapables de s'arrêter, continuent de fouiller les bas-côtés.

Ou encore : un matin, après avoir nagé dans la Volga avec maman, nous revenons vers notre petite maison. Nous marchons pieds nus sur la mousse détrempée, la rosée perle entre nos doigts de pied. Nous montons les marches du perron déjà

chauffées par le soleil, et maman attire mon attention sur nos traces de pas qui disparaissent rapidement :

– Tu vois, j’ai les pieds plats !

Notre chambre par une journée chaude : une humidité à champignons ; les rideaux sont fixés par une épingle, le papier peint se décolle, gondole, maman ferme la porte grinçante de la petite armoire en coinçant un bout de carton dans l’interstice, pour qu’elle ne se rouvre pas.

À présent, je vois le bar à bière dans la petite ville d’à côté, où tonton Vitia est entré une minute, et nous l’attendons en pleine chaleur avec maman depuis plus d’une demi-heure, il ne sort toujours pas.

J’étais toujours en train d’attendre que tonton Vitia me pose des questions sur papa, et j’ai continué d’attendre jusqu’au dernier jour : il ne m’a rien demandé.

La dernière nuit avant notre départ, je me suis réveillé à l’idée que maman mourrait un jour. J’étais couché dans le noir, l’écoutant respirer bruyamment dans son sommeil. Elle poussa un ronflement sonore, se réveilla, puis se tourna et se retourna longtemps avant de se rendormir. Je me souviens de ce sentiment de pitié intense qui m’empêchait de fermer les yeux. C’était un peu étrange : elle était couchée dans son lit, tout près, parfaitement vivante, et en même temps c’était comme si elle était déjà morte. J’avais aussi affreusement besoin d’aller aux toilettes. Il n’y en avait pas dans ces maisons de vacances. La journée, je devais, surmontant ma répugnance, courir au bâtiment puant le chlore, mais le soir je cherchais simplement un emplacement à proximité de notre perron.

Je me levai silencieusement et sortis, fermant avec précaution la porte derrière moi.

La nuit était humide, brumeuse et froide. L’aube n’était pas loin.

Je m’arrêtai devant le premier buisson. De la vapeur s’éleva du jet de liquide chaud.

Soudain, il m’arriva quelque chose. C’était comme si j’avais brusquement basculé du faux dans le vrai. Comme si on avait réglé la netteté de tous mes sens. Comme si le monde entier, devant la maison, avait ma peau frissonnante dans la froideur matinale d’août.

Stupéfait par ce qui était en train de se produire, je regardai autour de moi. J'étais venu tant de fois ici, et je n'avais rien remarqué. À présent, je voyais – comme pour la première fois – ce buisson de chèvrefeuille, le sorbier, la serviette oubliée sur la corde à linge.

Dans le silence de la brume, je percevais des sons: le ronronnement lointain d'un canot à moteur sur la rivière, des chiens aboyant dans le village sur l'autre rive, le cri inquiet d'un oiseau de nuit, la sirène d'un train à la gare, et, du côté de la route, des jurons rauques et un rire de fille ivre.

J'entendis aussi ma respiration, mes poumons qui absorbaient la vie.

Et soudain je sentis que je n'étais pas dans la brume, devant un buisson, mais au milieu de l'univers. Ou, plutôt, j'étais l'univers. Cette nuit-là, j'éprouvai pour la première fois cette sensation étonnante. Et ce n'était pas seulement la préfiguration de toute la vie à venir. Pour la première fois, la boucle se bouclait, les choses éparses se rassemblaient en un tout. La fumée d'un feu invisible et le froissement humide de l'herbe sous mes pieds. Papa qui n'était pas mort et tonton Vítia qui n'avait pas posé de questions. Ce qui avait été, et ce qui serait.

Tout attend encore d'être nommé, reste hors de la parole, parce que de tels mots n'existent pas.

Et la Volga coule près d'ici, clapotant dans la brume, mais ne se jette absolument pas dans la Caspienne.

Et maman est morte et vivante à la fois. Elle est étendue dans son cercueil avec le ruban orthodoxe sur son front, et ronfle dans son sommeil dans cette maison de vacances.

Et tout se fond dans une même unité: le manteau à martingale, le sourire édenté de Bobby Clarke, la congère de Robert Walser, et ce bus 77 complètement dégingué qui, un jour, ne parvint pas à atteindre la rue Dorogomilovskaïa, et il fallut patauger dans les flaques. Et moi, qui suis en train de taper ces mots sur mon ordinateur. Et celui ou celle qui est en train de lire cette ligne en cet instant.

Et le seul moyen de mourir, c'est d'étouffer de joie.

Le campanile de Saint-Marc¹

« Croissez et multipliez ! Et c'est le seul commandement qu'on nous a laissé ? Mais ce commandement, c'est celui que suivent les souris et les bacilles de Koch. L'être humain, lui, s'élève bien plus haut que sa nature physique ! Car on ne peut pas me réduire tout entière, avec toutes mes forces inentamées, mon désir d'accomplir quelque chose d'important, de grand, de nécessaire, d'utile pour l'humanité, mon peuple et ma patrie, à un simple impératif de reproduction ! »

C'est l'extrait d'une lettre que Lydia Kotchetkova a envoyée à son futur époux, Fritz Brupbacher, en octobre 1898.

J'ai côtoyé une première fois cette étonnante histoire d'amour quand je rassemblais des documents pour ma *Suisse russe*. Six mille lettres et cartes postales sont conservées dans les archives de l'Institut international d'histoire sociale d'Amsterdam.

Dix-sept ans d'une époque charnière gravés dans une correspondance.

En Russie, Fritz Brupbacher est presque inconnu, en Suisse aussi on l'a à peu près oublié, même s'il ressort nettement sur

1. L'auteur exprime sa reconnaissance à l'historienne Karin Huser. Son étude *Eine revolutionäre Ehe in Briefen. Die Sozialrevolutionärin Lidija Petrowna Kotschetkowa und der Anarchist Fritz Brupbacher*, Chronos Verlag, Zurich, 2003, l'a aidé dans son travail de documentation pour ce récit.

le fond terne des hommes politiques de son pays, étant doté d'un trait de caractère fort peu suisse : l'incapacité à faire des compromis. Médecin exerçant dans un quartier ouvrier de Zurich, député du conseil municipal, internationaliste actif, socialiste, auteur d'articles dans les journaux, il a été banni des rangs du parti socialiste suisse pendant la Première Guerre mondiale à cause de son pacifisme. Il fut l'un des fondateurs du parti communiste de Suisse, dont on l'exclut en 1932 pour sa critique cinglante de Staline. Cet auteur de brochures socialistes et de mémoires singulièrement intéressants maniait bien la plume et, avant sa mort, en janvier 1945, à l'âge de soixante-dix ans, il regretta de n'être pas devenu écrivain.

D'ailleurs, c'est à l'initiative de Fritz Brupbacher qu'une plaque commémorative a été accrochée au 14, Spiegelgasse, à Zurich, là où vécut Lénine pendant son émigration. Le Suisse avait côtoyé le leader du prolétariat mondial, ainsi que bon nombre d'autres révolutionnaires russes, connus et inconnus.

En 1897, alors étudiant en médecine, il avait rencontré une jeune fille russe, était tombé amoureux d'elle. Elle était devenue sa femme. Dans ses Mémoires, *Soixante ans d'hérésie*, publiés en 1935, il écrivit à propos de ce mariage : « J'avais épousé la révolution russe. »

Lydia Kotchetkova. Au moment de sa rencontre avec Brupbacher, elle avait vingt-cinq ans. Elle était née à Samara, avait étudié à Saint-Petersbourg, aux cours pour femmes du célèbre médecin Lesgaft, puis était partie faire des études de médecine à l'étranger. Elle avait fréquenté les universités de Berlin, Genève, Berne. Mais c'est à Zurich qu'elle obtint son diplôme de médecine et rencontra l'amour de sa vie.

« La médecine est un moyen, et non un but », écrivit-elle dans l'une de ses premières lettres, expliquant à Fritz la différence entre les étudiants en médecine suisses et russes. « Mon but est la révolution. »

L'idole de Lydia Kotchetkova, Vera Figner, membre de la Volonté du Peuple, dont elle suivait les traces en étudiant la médecine en Suisse, avait clairement exposé dans ses Mémoires la vision que les étudiants russes avaient de leur future profession : l'exercice de la médecine permettait de diffuser librement la propagande dans le peuple.

L'air russe était imprégné d'idéaux révolutionnaires. Et, dans la famille Kotchetkov, on avait une relation particulière aux révolutionnaires. Nous ne savons pratiquement rien de son père, mort très tôt, mais les lettres de Lydia nous apprennent qu'elle était fascinée depuis son enfance par les récits de sa mère, qui avait grandi à Irkoutsk, sur comment le grand libertaire Kropotkine, alors officier du tsar, avait demandé sa main, mais les parents de la jeune collégienne avaient refusé le prince. La mère de Lydia, Anastasia Ivanovna, était proche des cercles révolutionnaires et fut, pendant un temps, secrètement surveillée par la police; Lazarev et Chichko, célèbres membres de la Volonté du Peuple, étaient amoureux d'elle dans leur jeunesse. Plus tard, lors de leur émigration en Suisse, ils influencèrent Lydia dans le choix d'un parti: elle rejoignit les socialistes-révolutionnaires.

Lydia avait déjà clairement défini ses idéaux avant de rencontrer Fritz Brupbacher: «Je suis prête à sacrifier tout ce que j'ai pour le bonheur du peuple.»

Rien d'étonnant qu'une jeune femme aux opinions si inhabituelles pour la Suisse ait impressionné le jeune Helvète. Brupbacher a évoqué cette époque: «Les étudiantes russes nous méprisaient, nous, les étudiants en médecine suisses, parce que nous étudions en vue d'acquérir une profession respectable avec un revenu confortable. Pour Lydia, les Suisses, comme les représentants des autres pays d'Europe occidentale, incarnaient dans leur grande majorité un type de gens dotés de nombreux défauts et vices: conservatisme moral, intérêt exclusif pour les valeurs matérielles, esprit calculateur et froid, indifférent et égoïste. L'étudiant suisse était tourmenté par des problèmes de rentabilité des titres et de mariage avantageux, le russe – de réorganisation du monde entier. Elle m'a donné le virus du socialisme en me faisant lire des livres, en m'emmenant à des réunions. Lydia et sa foi fiévreuse dans l'idéal socialiste m'absorbaient si entièrement que j'étais prêt à la suivre où elle le voudrait.»

Dans ses sentiments pour Lydia, la passion pour la vérité socialiste était étroitement mêlée à une passion pour l'exotisme russe: «La femme russe fut une découverte totale pour moi: pleine de passion, d'émotions non contenues, d'une énergie extraordinaire. La différence entre nous était perceptible en

tout, dans le mode de vie, le comportement, la façon de parler, de penser, dans tous les détails, même dans la façon de nous préparer aux examens: les Suisses s'emparaient de ce fortin par un siège de plusieurs mois; les Russes, par un assaut fougueux.»

Des années plus tard, tentant de comprendre la nature de cette foi dans le socialisme qui s'était emparée des jeunes esprits, Brupbacher écrira: «Pour elle, le peuple et l'amour pour le peuple étaient une sorte de religion, même s'il ne fallait pas prononcer le mot de religion devant elle. L'idéal suprême était le martyr: être envoyé au bagne ou, encore mieux, finir sa vie sur l'échafaud. En regardant ces gens, on pouvait s'imaginer les premiers chrétiens, qui allaient au supplice avec des larmes de joie.»

Il se souvient d'une «iconostase» dans la petite chambre de Lydia: des gravures et des photographies des martyrs de la révolution, Sofia Perovskaïa, Vera Figner, et d'autres femmes terroristes.

«Au cœur de ce que les Russes comprenaient comme le socialisme, lisons-nous plus loin dans ses Mémoires, se trouvait le désir de dissoudre son *Moi* dans l'idée du renoncement à soi au profit du peuple. Tous les autres aspects du socialisme étaient secondaires. C'était l'aspiration à vivre pour les autres. Le *Moi* n'avait aucune valeur en soi. Elle avait sacrifié ses études en sciences naturelles, qu'elle aimait tant, pour devenir médecin, vivre parmi le peuple et consacrer sa vie à le servir. Elle était pleine de haine pour le tsarisme. Ses modèles étaient le cercle de Perovskaïa, ceux qui avaient tué le tsar. [...] Cette passion réelle, dépourvue de la moindre pose, pour le sacrifice au nom d'une idée, cette aspiration à dissoudre son *Moi*, troublait, avait tout pour décontenancer et fasciner le représentant d'un peuple dont le monde entier dit: "Point d'argent, point de Suisse.»

Le sentiment qui s'était emparé des jeunes gens les attirait invinciblement l'un vers l'autre, en dépit de tous les obstacles de mentalité et de nationalité.

Le 25 juillet 1899, elle écrivait: «Tu crains que je ne t'aime uniquement parce que tu es devenu socialiste? Si, dans ce domaine, le socialisme était décisif, je peux t'assurer que je serais tombée amoureuse de Bebel, pas de toi. Ta conversion

est d'autant plus importante qu'elle lève le dernier obstacle à notre amour. Depuis que tu es devenu socialiste, j'oublie que tu es socialiste, et je t'aime parce que je t'aime. C'est un tel bonheur ! »

Dans une autre lettre de la même année: « Mon amour ! Je t'aime justement parce que tu ne ressembles absolument pas à un Suisse ! Je n'aurais jamais pu aimer un de ces bourgeois qui ne pensent qu'à leur petite maison et à leur jardinet ! Depuis le début, j'ai senti que tu étais l'un des nôtres. »

Ils habitaient dans la même ville et se voyaient souvent, mais ils s'écrivaient quotidiennement, échangeant parfois même plusieurs lettres par jour.

Ayant obtenu son diplôme de médecine, Brupbacher ouvre un cabinet à Aussersihl, un quartier ouvrier de Zurich, et commence son activité politique: il écrit dans des publications socialistes, organise des réunions, fait de nombreuses interventions publiques. Les ouvriers l'élisent député au conseil municipal. Lydia termine à son tour ses études universitaires, et la question de leur avenir commun se pose.

Il lui propose le mariage, mais la jeune femme n'a jamais eu ni l'intention ni le désir de lier définitivement son destin à la Suisse. Lydia rêve de travailler comme médecin de *zemstvo* au fin fond de la campagne russe. Les deux amoureux sont pris dans un dilemme insoluble: tous deux veulent se battre pour le socialisme – lui dans son pays, parmi les ouvriers de Zurich, elle en Russie, parmi les paysans – et tous deux veulent être ensemble.

De plus, elle a des relations compliquées à la « famille », en tant qu'institution sociale.

« Le mot même de mariage me répugne, écrit Lydia à Fritz en novembre 1900. Toi et moi, nous sommes des gens nouveaux, des gens du futur, et nous allons construire des relations dont ces bourgeois n'ont aucune idée. Je hais leur mariage mensonger ! Entre nous, tout sera différent ! »

Les amoureux concluent un contrat de mariage étonnant pour l'époque: ils s'accordent mutuellement le droit de vivre dans des pays différents et renoncent à avoir des enfants.

« D'ordinaire, le mariage est un mensonge. Notre mariage sera un acte de protestation, écrit-elle à son fiancé. Nous allons à contre-courant. Mon amour, je suis fière de toi ! Je suis fière

de nous! Je n'ai pas de mots pour exprimer comme je suis heureuse de ton amour! Ton amour est la chose la plus belle, la plus précieuse que j'aie au monde.»

Cette explication ne l'empêche pas d'assurer le contraire, dans la même lettre: «Ainsi, il y a tout de même quelque chose de plus fort et de plus grand que l'amour qu'on peut éprouver pour une personne.»

Le rapport particulier de Lydia au mariage est en grande partie dû à l'expérience de ses parents.

«Je sais comment la famille peut détruire la personnalité de quelqu'un. Ma propre mère en est un magnifique, ou plutôt un pitoyable exemple. Le mariage avec mon père a très précisément détruit sa personnalité. La jeune fille idéaliste s'est transformée en dame bourgeoise et oisive, qui gaspille inutilement son temps et sa vie dans les villes d'eaux. Sans but, sans dessein supérieur. Ses enfants ont grandi, sont partis, et elle est restée avec le vide à l'intérieur et autour d'elle.»

La famille traditionnelle représenterait, selon Lydia, une source de malheurs.

«J'ai si souvent entendu, depuis ma plus tendre enfance, ma mère dire que son mariage l'avait rendue malheureuse. Elle s'est mariée par amour, mais en fin de compte elle a fini par haïr son mari, par voir en ses enfants la cause de son malheur, et par pleurer son âme anéantie. Maman n'a cessé de répéter que ses enfants l'avaient privée de sa liberté et qu'à cause d'eux elle n'avait jamais pu se réaliser dans la vie.»

Lydia s'entendait mal avec sa mère et avec son frère Viatcheslav. Anastasia Ivanovna vivait le plus clair de son temps à l'étranger sur le capital que lui avait laissé son mari, «sans rien faire d'utile pour la société, le pays, le peuple». Sa fille lui en voulait d'être «inutile à la société», bien qu'elle ait presque toute sa vie vécu grâce à l'argent que sa mère ne manquait jamais de lui envoyer.

«Oui, elle est intelligente, énergique, capable. Mais quel avantage l'humanité en tire-t-elle? Oui, elle a augmenté la population terrestre de deux bambins – mais c'est arrivé contre sa volonté. Dans quel but est-elle venue au monde? Est-ce possible que ce soit simplement pour fréquenter les stations thermales?»

Dans une autre lettre, elle revient à sa mère: «Je vais écrire des mots terribles: je méprise ma mère et je désire plus que tout au monde ne pas lui ressembler. Pauvre maman! Que t'est-il arrivé? Pourquoi? Combien ma vie sera différente!»

Brupbacher se souvient: «Dans sa conscience, le premier homme était son père, gravé à jamais dans sa mémoire sous les traits d'un ivrogne répugnant. Il lui restait, de son enfance, le souvenir d'innombrables scènes entre ses parents, et de sa mère humiliée. Lydia avait aussi cessé toute relation avec son frère Viatcheslav, car il n'avait pas d'idéaux révolutionnaires. Elle n'avait aucun lien positif avec sa famille. Au fond, elle était très seule.»

Dans une lettre plus tardive, envoyée en décembre 1913, Lydia écrirait: «Tu parles de l'importance de recevoir de l'amour dans son enfance – c'est si vrai! Je n'ai jamais eu, près de moi, quelqu'un qui m'aurait aimée: ni maman, ni mon frère, ni ma nounou n'ont jamais été vraiment proches de moi. Je n'ai jamais eu de vraie amie. Il n'y a eu que des succédanés – des gens qui s'appelaient des proches, mais qui ne l'ont jamais été. Et j'avais tant besoin d'être aimée! Et personne, à part toi, ne s'est jamais réellement intéressé à ce que j'étais, à mon âme.»

Dans leur correspondance, la question du refus d'enfanter était aussi activement discutée.

«La naissance d'enfants signifierait la fin de tous mes rêves d'une vie vraie, grande, emplie d'activités utiles, importantes. Tôt ou tard, il faut faire un choix: des enfants, ou l'incarnation de mes idéaux. L'un doit être sacrifié à l'autre. Et ensuite, si je suis prête à me sacrifier – comment pourrais-je abandonner un enfant dans ce monde? Que lui arrivera-t-il?»

Elle cherche des arguments contre la mise au monde d'un enfant, et en trouve: «En ce qui concerne les enfants – comment peut-on mettre au monde des enfants quand nous sommes responsables, pour eux, du monde dans lequel ils vont naître? Nous n'oserons pas les regarder dans les yeux. Il faut d'abord transformer ce monde. Fritz, mon amour, je veux un enfant, mais je ne peux pas me le permettre. Je dois y renoncer, le sacrifier à quelque chose d'incomparablement plus important.»

La question de l'«amour physique» se révèle également compliquée pour les amoureux. Dans ses lettres, elle lui parle ouvertement de sa peur du «charnel». «Mon chéri, je t'aime, mais je ne peux pas te montrer mes sentiments, quelque chose m'en empêche à chaque fois. Je voudrais me montrer tendre, mais je suis incapable de surmonter une résistance intérieure. Je t'en prie, ne me presse pas!»

Dans ses réponses, Brupbacher exprime ses sentiments avec retenue, mais les archives d'Amsterdam conservent son journal, dans lequel il a noté ses pensées les plus intimes. Le 30 juin 1901, il écrit: «C'est une folie. Je ne peux plus vivre sans elle. Lydia: mon futur, ma vie. Sans elle, mon existence n'est rien. Je vivais sans savoir ce qu'est l'amour. Nous avons de grands problèmes avec l'intimité, mais je suis prêt à patienter autant qu'il le faudra pour l'aider. Elle souffre. Elle ne peut surmonter, en elle, une sorte de rejet, de refus de la chair, elle déteste la "viande humaine". Elle m'a laissé entendre qu'il s'est passé quelque chose de terrible dans sa vie, je ne sais pas si c'était dans son enfance ou sa prime jeunesse, qui a trait à la brutalité masculine. Aujourd'hui, elle m'a dit qu'elle avait de la peine à surmonter cette animalité chez les gens, mais qu'elle s'efforcerait de le faire pour moi. D'un côté, c'est ce que je veux; de l'autre, j'ai peur de devenir cet animal pour elle. Et c'est justement ce que je ne veux pas!»

La question de l'intimité physique est discutée pendant des mois, mais la décision ne cesse d'être reportée. Lydia écrit encore et encore: «Ce sont des instincts. Or, nous devons réprimer l'animalité en nous, parce que nous sommes des êtres humains et non des animaux. Mais je t'aime, et je vois que cela te tourmente. Et cela aura lieu, n'en doute pas, mais donne-moi du temps, mon amour!»

Il est temps de faire un choix définitif, de rester avec lui ou de partir en Russie réaliser son rêve. Lydia hésite: «Mon âme! Je sens mon amour pour toi dans chaque cellule de mon corps! Parfois, une telle vague de tendresse pour toi me submerge que je me sens prête à abandonner tout ce qui était important pour moi, pour devenir simplement ta femme, donner naissance à tes enfants, m'occuper de la maison, veiller à ce que tes chemises soient propres et repassées! Puis, comme si on me versait un seau d'eau froide sur la tête: mais tu ne

m'aimerais plus, ainsi, parce que cela ne serait plus moi ! Car tu m'aimes pour ce que je suis.»

La décision définitive fut remise à leur voyage de noces. Fritz Brupbacher et Lydia Kotchetkova finirent tout de même par se marier officiellement à la mairie de Zurich. En juillet 1902, ils partirent pour l'Italie. De Milan, ils devaient se rendre à Venise. Brupbacher avait l'impression que l'atmosphère de la ville des amoureux leur viendrait en aide.

Un jour avant leur arrivée, le 14 juillet, le campanile de Saint-Marc, la célèbre tour de la place San Marco, symbole de Venise, s'effondra. Brupbacher nota dans son journal : « Faut-il y voir un signe ? Un mauvais présage pour notre vie de famille ? Pour le nouveau siècle ? Il semble que le vingtième siècle n'ait pas réellement commencé en 1900, mais précisément à dater de cette catastrophe. On peut s'étonner qu'il n'y ait pas eu de victimes. Peut-être que c'est un signe ? On voudrait tant que ce siècle entre dans l'histoire comme le siècle le plus heureux de l'humanité ! »

Ils reviendront plusieurs fois à ce voyage dans leurs lettres.

Parmi les manuscrits de Brupbacher conservés dans les archives d'Amsterdam, on trouve le début d'un roman inachevé. Vingt-cinq pages. Titre du livre jamais écrit : « Le campanile de Saint-Marc ». Les personnages principaux, deux jeunes amoureux, viennent à Venise, la ville qui aurait dû être leur paradis, mais se retrouvent dans l'enfer de leurs relations embrouillées.

Dans le journal de Brupbacher, le ton est désespéré ces jours-là : « Quels mots affreux : femme, mari. Jeunes mariés. Est-ce que c'est vraiment nous ? C'est comme si nous jouions ici dans une mauvaise pièce. Venise ! La coutume veut que les jeunes mariés viennent ici pour s'enthousiasmer du décor raffiné. Mais soudain tout m'a paru exécrable, et par-dessus tout ces gondoliers déguisés ! Ce lieu a été conçu pour que les visiteurs fassent semblant d'y être heureux justement parce qu'ils sont venus ici. Et les locaux leur vendent ce bonheur. C'est abominable ! »

Le lendemain matin, il écrit : « Passé une nuit affreuse. Lydia est insupportable. Je suis insupportable. Je me maudis pour tout. Nous sommes au paradis, mais nous avons l'impression d'en avoir été chassés. Elle a dit qu'elle n'irait pas prendre

le petit déjeuner. Je suis seul à la terrasse, avec vue sur la lagune. Des moineaux tentent de venir picorer sur la table, il faut constamment les chasser. Sur le quai, il y a un pigeon mort : une mouette lui déchire les entrailles. Pourquoi est-ce que je pensais être heureux à Venise ? Chaque jour, j'aime Lydia encore plus fort. »

Le résultat de ce voyage fut la décision que chacun allait mener la lutte pour l'avenir radieux de son propre peuple, dans son pays, et qu'ils allaient, dans la mesure du possible, se retrouver chaque année.

À Saint-Pétersbourg, Lydia passa l'examen d'État qui lui donnait le droit de pratiquer sur le territoire de l'Empire russe, et fut affectée comme médecin de *zemstvo* dans la province de Smolensk, au village de Krapivnia, à quarante-cinq verstes de la voie ferrée. Son rêve de servir le peuple se réalisait enfin.

La réalité se chargea immédiatement de lui dessiller les yeux.

« Quarante maisons miséreuses, un monopole sur la vente de la vodka, une église et deux paysans ivres morts dans un tas de neige. Il n'y a rien d'autre ici. Ils viennent voir le médecin uniquement s'il faut faire une autopsie ou pour l'examen des recrues. Pour le reste, ils se soignent eux-mêmes. On est en plein obscurantisme, ils n'ont aucune idée de l'hygiène, sans même parler d'ordre ou de propreté. Tout grouille de parasites, il y a partout des puces, poux, cafards. Impossible de prescrire des lavements aux enfants ou des purges aux femmes, parce que les paysans n'ont ni l'argent ni l'envie d'acheter un tuyau de caoutchouc. Et d'ailleurs on n'en trouve ni dans la petite épicerie ni dans le magasin d'État, où ils ne vendent que de la vodka de monopole. Il n'y a pas d'autres magasins à cent verstes à la ronde. Personne ne connaît ici l'usage du couteau et de la fourchette, les gens mangent sans assiette : tous trempent leur cuillère en même temps dans le même pot, les mères donnent à leur enfant de la nourriture qu'elles ont préalablement mâchée. Rien d'étonnant donc si la lutte contre les infections, dans de telles conditions, a tout d'une comédie grinçante. Partout, adultes comme enfants, hommes et femmes souffrent de syphilis, de condylomes. Il y a un nombre colossal de trachomes, la contagion est généralisée, impossible de l'arrêter. Tu peux t'imaginer comme je me sens impuissante. Hier, un paysan est venu avec son fils, l'enfant

s'était sectionné le doigt avec une hache. Au lieu de garder la blessure propre, le père a enveloppé le doigt mutilé dans une toile d'araignée prise sur le coin du poêle. Maintenant, j'ai peur que le garçon ne fasse une septicémie.»

Devant ces lettres, le lecteur moderne ne s'étonnera probablement que d'une chose : de l'efficacité de la poste de l'époque. Les lettres de Pétersbourg arrivaient à Zurich en trois jours, et celles de Krapivnia en moins d'une semaine.

L'étudiante de Zurich qui rêvait de se mettre au service du peuple se trouvait pour la première fois confrontée au peuple en question, et ses lettres sont empreintes de déception. Elle est surtout choquée par la grossièreté des mœurs et la cruauté de la vie russe.

« Mon travail te semble enthousiasmant parce que tu es loin, et que tu ne te représentes pas tout ce qui est autour de moi et ce à quoi je me heurte chaque jour ! écrit-elle à Brupbacher au printemps 1903. Ces gens n'ont jamais été en contact avec la civilisation ou le christianisme. Avec quelle rage bestiale ils se battent, quand ils ont bu ! Et comme ils brutalisent femme et enfants ! »

Dans ses instants de faiblesse, Lydia écrit : « Je me remémore ta lampe verte, tes yeux, ta barbe, tes livres, ta pipe. Je te vois en train de la bourrer, puis de lancer de la fumée au plafond. Comme nous serions bien, ensemble ! Je m'en veux de t'avoir mis en colère quand nous étions réunis au lieu d'être tendre avec toi. »

À cette époque, sa mère vit à Lausanne, elle lui envoie de l'argent et la supplie de rentrer en Suisse. Pour Lydia, c'est hors de question : « Je souffre ici, mais c'est justement pour cela que je reste. Pour montrer à ma mère ! Partir, laisser tomber, ce serait m'avouer vaincue. Je vais me battre ! »

Sa correspondance avec son cher Fritz l'aide dans sa lutte.

Dans ses lettres, Brupbacher offre un soutien sans faille à Lydia, mais dans son journal il est plus honnête avec lui-même et fait part de ses doutes :

« La théorie est une chose, mais la pratique est bien différente. Théoriquement, je suis évidemment pour l'égalité des sexes et l'indépendance de chaque partenaire. Et, aujourd'hui encore, je serais prêt à signer notre contrat de mariage. Mais quel abîme avec la vie réelle ! Quelle souffrance de vivre

séparément! Je ne le supporterai pas. J'écris la nuit. La nuit, j'abandonne la lutte, je suis un homme ordinaire et primitif, je veux une famille, un foyer confortable, un enfant – mais je crains de l'affirmer ouvertement. Puis, après une nuit d'insomnie et un court moment de sommeil avant l'aube, vient le matin. Je me prends en main. Je suis à nouveau prêt pour le combat. Et ma Lydia m'aide à lutter. Nous trouvons tous deux dans nos lettres la force de mener nos vies, nos combats.»

Quelques jours plus tard, il écrit à nouveau sur ce qui ne cesse de le faire souffrir: «La journée, j'ai ma clientèle, mes patients, ils ont besoin de moi, puis les réunions, les débats, le travail au conseil municipal, avec les ouvriers – j'écris un article – mais le soir, mais la nuit... Quelle tristesse, quelle solitude! Je voudrais tant la serrer dans mes bras, l'embrasser, l'aimer!»

Et, à nouveau, il lutte contre lui-même: «Nous nous sommes promis mutuellement de supporter ensemble tout le poids de notre grande cause commune, de sacrifier notre petit monde au grand, notre bonheur individuel à celui de l'humanité – et je tiendrai parole.»

Le couple souffre d'une si longue séparation. Dans leur correspondance, on voit apparaître la question de la fidélité: «Pour moi, l'essentiel est de savoir si tu m'aimes, déclare Lydia. Parce que, tant que tu m'aimes, j'ai besoin de ta fidélité. Mais si tu cesses de m'aimer, je te libérerai de ta fidélité, je n'en aurai plus aucun besoin.»

Ils se répètent constamment comme ils désirent se voir et, finalement, en juin 1903, après une année de travail dans la campagne de Smolensk, Lydia se rend chez son mari en Suisse. Mais, dans les lettres qui suivront ces retrouvailles tant attendues, ils en parleront tous deux sans beaucoup de joie.

En route pour Zurich, elle lui avait envoyé une carte postale de Moscou: «Quel bonheur, d'aller vers toi! Être à toi est le plus grand bonheur de ma vie!» Mais après son départ de Zurich, à l'automne, elle écrira: «Mon âme, pourquoi nos rencontres nous donnent-elles toujours plus de douleur que de joie? Je suis horrible. Je deviens soudain – je ne sais même pas pourquoi – grossière, cinglante, cruelle même, avec ceux qui me sont le plus proches. Je les offense sans raison, et

après je m'en veux et je pleure. Pardonne-moi, mon amour! Pardonne-moi!»

Dans son journal, Brupbacher écrit en août 1903: « Comme c'est étrange: aimer quelqu'un de loin est une chose, mais l'aimer quand il est à côté de toi, en chair et en os, est si différent. Dans nos lettres, nous avons l'impression d'être très proches et, quand nous nous voyons, nous nous éloignons l'un de l'autre. Comment est-ce possible? Je ne comprends pas. C'est très douloureux. Nous sommes plus heureux dans nos lettres que dans la vraie vie. C'est peut-être pour cela qu'elle n'a pas supporté Zurich et qu'elle est allée aux eaux à Marbach? Peut-être que sa santé n'était qu'un prétexte? J'ai l'impression que, en réalité, nous redoutons tous deux nos rencontres. Nous nous sauvons dans nos lettres; notre correspondance est une tentative de nous cacher notre incapacité à vivre ensemble ou séparés. »

À l'automne, Lydia rentre en Russie, et cette fois est envoyée comme médecin de *zemstvo* au village d'Alexandrovo, à douze verstes de la petite ville de Soudogda dans la province de Vladimir.

Ses impressions sur son nouveau lieu de vie et de travail ne diffèrent pas beaucoup de ce qu'elle exprimait dans ses lettres de Krapivnia: « Le dispensaire est pire que tout – petit, sale, misérable. Je suis seule pour m'occuper des cent cinquante villages du district. La nuit, impossible de dormir à cause des hordes d'insectes assoiffés de sang. Une poule, qui était entrée par la fenêtre, a brisé le miroir, et je ne sais même plus à quoi je ressemble. C'est peut-être mieux. Les gens ici se méfient de moi. Une guérisseuse soigne les hernies à l'ancienne, en mordant, et pour toutes les autres maladies on utilise la vodka: pour laver les plaies, les ulcères, et les yeux en cas de trachome. »

Brupbacher lui décrit ses difficultés dans son travail avec les ouvriers suisses, qu'il peine à intéresser au socialisme. Lydia lui répond: « Tout ce que tu racontes sur vos ouvriers, c'est l'Eldorado, comparé à ce qui se passe ici. De manière générale, c'est une tâche difficile, pour une personne éduquée, d'aller au peuple, et aller au peuple russe – cela exige un optimisme inaltérable. Et c'est d'autant plus difficile quand on a vécu longtemps en Europe. »

Chaque lettre voit augmenter ses doutes dans ses capacités et dans la justesse de son choix : « Je n'arrête pas de me poser la même question : suis-je vraiment capable de pratiquer la médecine ? Je suis seule, je pleure. Je sanglote comme la dernière des bonnes femmes. Ma seule consolation est de pouvoir t'écrire ! Mon amour, si je ne t'avais pas, je ne pourrais pas vivre ! »

En octobre, un drame se produit. Elle s'en estime responsable, et l'attitude des paysans se fait toujours plus hostile envers elle. « J'ai empoisonné un homme. Un vieillard de quatre-vingts ans : il s'est soûlé et, comme le magasin-monopole était déjà fermé et qu'il ne trouvait plus de vodka, il a bu le flacon avec le médicament que je lui avais donné. Des gouttes d'atropine pour les yeux. L'enterrement a lieu demain. Maintenant, ses enfants et tous les habitants du village me haïssent. Ils sont déjà venus sous mes fenêtres crier toutes sortes d'horreurs. Ils vont encore se soûler, et la nuit j'essaierai de m'endormir, tremblant de peur. »

Dans une autre lettre, elle raconte comment un homme soûlé a voulu la tripoter, et comment elle a dû brandir une hache pour se défendre. « Il a immédiatement dessoûlé. Mais maintenant, quand je me couche – sachant que le verrou n'est pas solide –, je garde ma hache à côté du lit. »

Elle est à nouveau en proie au doute : « Je me souviens comme, à Zurich, je rêvais d'une grande cause, de travailler dans le peuple et pour le peuple, de me sacrifier pour lui. Mais est-ce de ça que je rêvais ? Est-ce vraiment sur ces gens qui sont autour de moi qu'on a écrit que notre peuple est déjà empreint de socialisme ? Où, mais où est ce peuple russe ? Je veux partir d'ici et vivre parmi ce peuple-là ! »

En une année et demie de travail dans le district de Vladimir, Lydia en arrive à la conclusion qu'elle ne doit pas exercer la médecine, mais se consacrer entièrement à la révolution.

« Plus je suis déçue par mon activité ici, plus je sens la haine grandir en moi. Impossible de construire, de créer ici, ça retombe dans le vide. Il faut d'abord détruire ce système qui empêche les gens de vivre dignement. Ces gens vivent comme des animaux parce qu'ils n'ont jamais connu une autre vie. C'est la vie en Russie qui les dévoie, il faut développer les qualités les plus viles pour survivre. Nous avons étudié ça ! La sélection naturelle. Ici, seuls les incapables et les scélérats, les

abrutis et les malotrus survivent. Il faut changer la vie elle-même, l'ordre des choses, il faut détruire ce système vicieux ! Chaque jour, je sens grandir en moi une haine envers ce monde injuste. Je sais désormais pour quoi je dois donner ma vie ! »

Lydia Kotchetkova décide de devenir révolutionnaire professionnelle.

« Mon âme ! écrit-elle fin 1904. Je suis à nouveau pleine de force, sûre de moi et de mon avenir. Toutes mes hésitations et mes dépressions sont derrière moi. J'ai souvent repensé à notre Venise, et je me suis demandé tant de fois si j'avais eu raison d'agir comme je l'ai fait. Maintenant, je suis heureuse d'avoir fait le bon choix, là-bas. Et je sais, mon amour, que tu me soutiens ! »

Avec le début de la guerre russo-japonaise, le pays est en émoi, et Lydia décide qu'elle doit être parmi ceux qui mèneront le peuple russe à la lutte contre le tsarisme. Elle se rend en Suisse, où se trouvent les quartiers généraux de tous les partis radicaux. Sur la route, depuis Saint-Petersbourg, elle envoie une lettre joyeuse à Brupbacher : « On sent partout dans l'atmosphère cette révolution si attendue ! Nous, toute l'intelligentsia russe, croyons et espérons que les Japonais donneront une bonne raclée aux Russes. La défaite ruinerait la confiance du peuple dans le gouvernement. L'air bruit de mécontentement et le gouvernement est faible. On ne participe qu'une fois dans sa vie à la Grande Histoire. Les merveilleuses révolutions n'arrivent qu'une fois par siècle. Quel bonheur, si je peux vivre jusqu'à elle, la préparer, y participer ! Vive la révolution ! »

Le parti qui lui est le plus proche est celui des socialistes-révolutionnaires. Elle passe presque toute l'année 1905 à Genève, où elle loue une chambre dans la même maison que le quartier général des socialistes-révolutionnaires. Lydia fait la connaissance des principaux dirigeants du parti et attend avec impatience qu'on l'envoie en mission dans son pays. Elle est entourée de révolutionnaires célèbres, devient amie avec Brechko-Brechkovskaïa, Vera Figner, fait également la connaissance de Bourtsev, qui démasquera Azev. Elle l'admire beaucoup et ne soupçonne pas encore le rôle que cet homme jouera dans son destin.